

# ÉTRANGETÉ DANS *LA QUÉBÉCOITE* DE RÉGINE ROBIN ET DANS *LA CÉLÉBRATION* DE NAÏM KATTAN

NATALIE MOJŽÍŠOVÁ

Le champ sémantique lié à la notion de l'étrangeté ouvre plusieurs pistes de connotations qui se projettent dans des appréhensions variées. Le qualificatif « étranger » se prête à des lectures variées en passant par plusieurs facettes dont: différent, minoritaire, lointain, venu d'ailleurs, inattendu, dissemblable, incompréhensible, faux, déraciné, solitaire, abandonné, écarté et autres.<sup>1</sup>

Le déracinement des protagonistes qui sont d'origine juive est vécu, pour la plupart, dans la ville de Montréal. La topographie imaginaire et la tradition hébraïque ne sont pourtant pas les seuls traits communs que partagent ces deux textes. Comme nous pourrons le voir, le sentiment d'étrangeté est traité par rapport à la société québécoise et à celle de la communauté juive. Ce même sentiment apparaît dans les relations familiales et conjugales, parfois même adultères, donc dans des liens qui sont souvent connotés à la plus profonde confiance et intimité qui soient. Les deux romans évoquent également des tournants historiques, vécus par la population juive européenne, que ce soit le désastre nazi ou, précédemment, les pogroms de la Russie tsariste. L'impact de l'Histoire se reflète dans la vie des personnages principaux des deux romans et devient ainsi un des déclencheurs de sentiments tels que la solitude, l'abandon, la tristesse, le

---

<sup>1</sup> c.f. Dictionnaire Electronique des Synonymes (DES) <https://crisco2.unicaen.fr/des/> [consulté le 15/2/2020]

déracinement et l'incompréhension. L'assemblage de ses sensations créant un amalgame imaginaire très présent dans les deux textes analysés esquisse la définition du terme de « l'étrangeté ».

## LA CÉLÉBRATION

Le roman raconte le tâtonnement spirituel de Nathan, propriétaire de pharmacie à Montréal. Ses parents juifs, ayant fui l'Europe dominée par le nazisme, ont renoncé à toute spiritualité. Or, un jour, suite à une rencontre inattendue d'un jeune juif, Nathan, devient attiré par le culte de ses ancêtres et décide de se réapproprier la foi hébraïque. Dans son élan d'enthousiasme il commence à apprendre l'hébreu, il abandonne son nom d'usage Pierre pour la réadoption de son prénom juif Nathan. Il commence à manger strictement cashère et la fréquentation régulière de la synagogue devient incontournable. Aux yeux de sa femme, Christine, le comportement de son époux paraît bien entendu étrange et incompréhensible mais elle s'y habitue au cours des semaines et des mois. Pourtant, pour Nathan, les débuts de l'acharnement pour le judaïsme n'étaient pas faciles.

Des défis et des obstacles apparaissent dès les premiers pas de son parcours spirituel. Ainsi, invité à une réunion informelle organisée par un cercle d'amis, il vit l'expérience douloureuse de sa propre ignorance à propos des questions soulevées lors de la rencontre.

Au début, Nathan suivait la discussion comme un jeune élève et puis, les citations en hébreu, les références à des textes, à des écrits inconnus de lui, l'agacèrent avant de le plonger dans l'indifférence. Se sentant de plus en plus étranger dans cette assemblée, il se dit qu'il devait se mettre à l'hébreu tout en se demandant à quoi bon.<sup>2</sup>

Le sentiment de l'étrangeté, dans le sens de l'exclusion par rapport à l'univers juif est explicite dans un autre passage évoquant les scrupules dont Nathan est saisi devant une librairie juive, n'ayant jamais eu le courage d'y entrer. Pour ce faire il lui faudra qu'une pluie providentielle lui serve de prétexte.

---

<sup>2</sup>Kattan, Naïm, *La célébration* (Montréal: L'Hexagone, 1997), 22.

Un jour, alors qu'il se trouvait rue Van Horne, la pluie fine du début de la promenade se transforma en averse. Nathan chercha refuge dans la librairie Rodal, spécialisée dans les objets religieux juifs, les livres de prières, les bibles. Se sentant un intrus, il n'avait jamais osé y entrer. La pluie lui fournissait le prétexte, une excuse. Il ne fallait pas qu'on le prenne pour un revenant. Un simple passant qui cherchait un abri.<sup>3</sup>

L'engouement de Nathan pour le judaïsme est pourtant très clairement présent dans son cheminement. Il vit dans un désir profond d'appartenir à la communauté des croyants, il est fasciné par la continuité millénaire du culte et des rites, il admire l'intégrité des liens familiaux. Lorsqu'il a l'occasion d'observer le comportement de Dina, l'épouse d'un des membres honorables de la communauté, la façon dont elle traite son enfant, il est touché par la beauté de la maternité intimement liée à la foi des ancêtres.

Son fils l'appela, elle virevolta. (...) Il entendit des chuchotements, des conciliabules et soudain la voix ferme qui ordonnait. Puis elle se mit à chanter, des hymnes de la synagogue, en hébreu.

Nathan était ému aux larmes ; jamais il n'avait éprouvé un tel tressaillement qui secouait son corps et le faisait en même temps vivre d'un élan lointain. Une mémoire enfouie. La douceur infinie d'une mère, une tendresse qui se répandait, envahissait tout ce qui l'entourait, tout ce qu'elle touchait. Il avait envie de lui dire sa gratitude d'être une mère qui couvre son enfant de tendresse, qui le protège du monde et de ses menaces.<sup>4</sup>

Dans sa quasi-obsession pour tout ce qui est lié au judaïsme, Nathan exalte le quotidien juif en le fantasmant avec une naïveté stupéfiante.

Dina (...) éclata de rire.

- Et puis après ? Vous êtes mariés, vous vivez ensemble. Vous vous aimez probablement, même si la plupart des couples ne savent pas ce que cela veut dire.
- Pas les juifs, protesta Nathan.
- Pourquoi pas les juifs ? Les juifs autant que les autres.<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup>*Ibidem*, 31.

Nous nous permettons de mentionner que la librairie Rodal se trouve effectivement à l'adresse évoquée dans le roman, c.f. *Rodal's Hebrew Bookstore & Gift Shop* <https://www.facebook.com/Rodals-Hebrew-Bookstore-Gift-Shop-273737112831167/> [consulté le 1/3/2020]

<sup>4</sup> *Ibidem.*, 38.

<sup>5</sup> *Ibidem.*, 40.

Nathan idéalise la judéité jusqu'à un certain manque de lucidité dont Dina essaye de le détromper. L'attitude de Nathan est issue de l'ignorance car comme souvent, là où la connaissance touche à sa limite, l'imagination prend la relève. Nathan est aveuglé par une image idéale qui n'a aucune raison d'être mis à part son admiration à l'égard de la judéité. Ainsi, un homme moderne, éduqué, rappelons que Nathan est pharmacien, peut pécher par un optimisme injustifié et croire que la vie conjugale est nécessairement meilleure juste en conséquence d'une telle appartenance religieuse ou communautaire. Ce parti pris non fondé peut être dû au fait que Nathan, étant étranger à la communauté juive, idéalise cette dernière au point d'arriver à une conclusion prématurée.

Peu après, Nathan fera lui-même l'expérience déplaisante en apprenant que la dissimulation et la duplicité existent partout, y compris dans la vie de nombreux juifs. Entre Nathan et Dina naît une relation amoureuse ardente, aussi passionnante que douloureuse. Grâce à Dina, Nathan redécouvre la beauté et l'intensité de l'amour charnel dont il se croyait incapable depuis de longues années. Mais là, malheureusement, le plaisir est gâché, premièrement par le caractère adultère de l'union et deuxièmement par la lubie de Dina de raconter à Nathan ses aventures amoureuses précédentes. Ces révélations choquent Nathan notamment parce qu'elles détruisent son idéal construit autour de la vie ancrée dans la foi juive. Il est d'autant plus perturbé par le manque d'élégance et de respect à son égard, comme Dina ne semble avoir aucun scrupule en décrivant ses rencontres secrètes avec les prédécesseurs de Nathan. Là, une fois de plus, ce dernier se sent seul, lointain de cette femme, étranger à l'univers clandestin que Dina lui révèle de surcroît de manière très peu respectueuse.

L'attrait de la foi hébraïque est d'autant plus compréhensible que l'éducation de Nathan avait été dépourvue de toute dimension spirituelle.

Quelques jours plus tard, il rendit visite à ses parents, les interrogeant sur son enfance, sur la prière, la Bible. Son père parlait sans nostalgie de sa propre enfance, de son propre père qui le forçait à réciter les prières.

- Je n'y croyais pas, dit-il. Et aujourd'hui, encore moins.

Ses petits yeux brillaient, malins, insolents. Pauvre homme, se dit Nathan. Il avait tout perdu sans rien gagner en échange.<sup>6</sup>

Or, comme nous l'avons déjà évoqué, les parents de Nathan, avant d'arriver au Canada avaient vécu l'expérience traumatisante du régime nazi où l'adhésion au culte et à la

---

<sup>6</sup>*Ibidem*, 24.

communauté juive signifiait une mort certaine. Cela explique le fait que le couple préféra vivre dans une absence totale de toute religiosité. En revanche, la soif du transcendant de leur fils en conséquence de la vacuité métaphysique de leur éducation, est à son tour parfaitement légitime.

Nathan se sent abandonné dans les cercles les plus intimes, donc vis-à-vis de ses parents et aussi dans le foyer conjugal. En regardant son épouse, il se rend compte de la distance qui les sépare. « Elle était élégante, jolie. Avait-il jamais partagé la vie de cette femme ? Leurs corps se reconnaîtraient peut-être mais que d'efforts avant d'y parvenir. »<sup>7</sup>

Ayant vécu une enfance soumise au catholicisme fervent de son père, Christine a, elle aussi, renié toute religion. Il est évidemment hors de question qu'elle accompagne son mari dans son élan spirituel aussi soudain qu'imprévu. Elle reste très réservée à l'égard de tout culte religieux comme le montre sa réponse à une invitation pour le dîner du shabbat :

Tu iras seul si tu veux. Ce n'est pas mon monde. Ce serait comme si, subitement, je me trouvais dans une cérémonie tribale dans la brousse africaine. Déjà, dans une église, je me sens étrangère.<sup>8</sup>

Le sentiment de l'étrangeté dans le sens de l'incohérence s'infiltrer même dans la relation avec Dina. Au fur et à mesure, Nathan sera épuisé par cette liaison clandestine, le malaise s'installant de manière croissante. La malhonnêteté de leur amour deviendra de plus en plus pesante et conduira au regret de Nathan qui soupire un jour: «Ce soir, tu vas célébrer le shabbat en famille, demain matin, j'irais à la synagogue, et nous voici dans une chambre d'hôtel.»<sup>9</sup>

Vendredi, il décida d'aller chez ses parents, sans prévenir, à neuf heures, évitant le cérémonial d'un souper qu'il ne pourrait pas avaler<sup>10</sup>. Son père, en bras de chemise, ahuri de sa visite, lui apprit que sa mère était au lit, accablée par la

---

<sup>7</sup>*Ibidem*, 95.

<sup>8</sup>*Ibidem*, 95.

<sup>9</sup>*Ibidem*, 93.

<sup>10</sup>Le judaïsme prescrit minutieusement les règles de l'alimentation (« le Cacherouth »). De nombreux ingrédients étant interdits par la loi, il se révèle parfois difficile pour un juif pratiquant d'accepter l'invitation à un repas sans avoir la certitude que la totalité des plats servis soit cachère. C.f. Szlakmann, Charles, *Le judaïsme pour débutants I*. (Paris: Editions La Découverte, 1985)

migraine. Elle le prit dans ses bras, lui demande des nouvelles de sa femme. Elle est en vacances, expliqua-t-il. Il avait envie de se jeter contre elle, de se laisser aller aux larmes, de lui confier sa défaite : « l'amour n'existe pas, je suis si malheureux, maman! Les hommes et les femmes poursuivent des rêves solitaires. » Elle était déjà dans la cuisine. Cette femme, pensa-t-il, lui était aussi étrangère que Dina et Christine.<sup>11</sup>

Dans la visée de notre sujet de « l'étranger », nous observons plusieurs facettes du phénomène dans ce texte, notamment dans la première partie du récit. La deuxième partie du roman, intitulée « Tova » raconte une deuxième tentative de renouer avec le judaïsme et la naissance d'un nouveau couple. Tout cela est beaucoup plus lent et plus prudent, cette fois-ci. La deuxième partie du texte porte sur la sortie de l'étrangeté.

## LA QUÉBÉCOITE

La structure narrative du roman *La Québécoite* de Régine Robin repose sur plusieurs niveaux, la ligne cardinale relatant la vie d'une intellectuelle française installée à Montréal. La narration est entrecroisée par de nombreuses citations et allusions aux auteurs et textes divers. Ainsi le lecteur est invité à se rappeler (voire à faire connaissance) de tels noms comme Isaak Babel, Marc Chagall, Gustav Meyrink ou Franz Kafka. En plus, en citant ou plus exactement en copiant plusieurs pages de divers manuels scolaires l'auteure laisse le lecteur faire la connaissance de la société québécoise de manière très directe presque en évitant son statut intermédiaire d'auteure, cédant toute interprétation possible au lecteur. Plusieurs passages du roman sont réservés aux monologues du professeur Himmelfarb, personnage de fiction issu du roman rédigé par la Québécoite. Les monologues et les souvenirs du vieux professeur d'origine polonaise de Galicie permettent à l'auteure de faire de nombreuses digressions pour évoquer le monde disparu de la judéité d'Europe de l'Est. Rappelons que la famille de l'auteure est d'origine juive polonaise qui s'est installée en France comme tant d'autres juifs ashkénazes. Ainsi, la narratrice laisse ses propres souvenirs familiaux s'infiltrer dans le récit qui aura de ce fait de nombreux traits autobiographiques. Le récit peut, de prime abord, paraître déroutant vu que les fils de récit alternent et sont entrelacés sans aucun signe préalable. Le lecteur n'est donc nullement aidé pour

---

<sup>11</sup>*Op. Cit.*, 99.

s'orienter dans ce labyrinthe romanesque qui ne l'est pourtant que dans son apparence. On peut se demander si Robin n'applique pas le principe de « frustration du lecteur »<sup>12</sup> qu'elle mentionne à propos de l'écriture kafkaïenne. Si les moments initiaux de la lecture peuvent paraître confus, la ténacité du lecteur sera récompensée par une aventure littéraire exceptionnelle.

Dans *La Québécoite*, contrairement au roman de Naïm Kattan, la religion est sciemment rejetée «elle ne supportait pas plus les rabbins que les curés».<sup>13</sup>

Le problème de l'étrangeté repose principalement sur l'impossibilité de s'intégrer dans la société québécoise. Le statut d'exilée pourrait paraître atténué par le fait que le Québec est une enclave francophone, or comme l'auteure-même le rappelle dans la postface de la deuxième édition de ce roman hors du commun, cette hypothèse n'est pas du tout confirmée :

Je n'avais d'autre ambition, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel, d'autant plus grand chez moi, qu'il avait lieu dans une langue commune. Comme quoi la langue commune peut être un leurre. Elle n'est en rien la culture, loin de là!<sup>14</sup>

Si Robin elle-même confirme que « la chaleur des Québécois est proverbiale »<sup>15</sup>, il lui est pourtant difficile voire impossible de s'intégrer et de se sentir vraiment chez elle dans ce pays hôte nord-américain.

Quelle angoisse certains après-midi – Québécoité – québécoitude – je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici – Nous autres – Vous autres. Faut se parler. On est bien chez nous – une autre Histoire – l'incontournable étrangeté. Mes aïeux ne sont pas venus du Poitou ou de la Saintonge ni même de Paris, il y a bien longtemps. Ils ne sont pas arrivés avec Louis Hébert ni avec le régiment de Carignan – Mes aïeux n'ont pas de racines paysannes. Je n'ai pas d'ancêtres coureurs de bois affrontant le danger de lointains portages. Je ne sais pas très bien marcher en raquettes, je ne connais pas la recette du ragoût de pattes ni de la cipaille. Je n'ai jamais été catholique. Je ne m'appelle ni Tremblay, ni Gagnon. Même ma langue respire l'air d'un autre pays. Nous nous comprenons dans le malentendu. Je sors de l'auberge quand vous sortez du bois. Par-dessus

---

<sup>12</sup>Robin, Régine, *Kafka* (Paris: Editions Pierre Belfond, 1989), 121.

<sup>13</sup>Robin, Régine, *La Québécoite* (Montréal: Editions TYPO, 1983), 136.

<sup>14</sup>*Ibidem*, 207.

<sup>15</sup>*Ibidem*, 208.

tout, je n'aime pas Henri Bourassa, je ne vibre pas devant la mise à mort du père Brébeuf, je n'ai jamais dit le chapelet en famille à 7 heures du soir. Je n'ai jamais vu la famille Plouffe à la télévision.<sup>16</sup>

Cet extrait est probablement le moment le plus explicite du roman, qui répertorie les traits saillants, les passions communes et l'appartenance à une histoire collective québécoise dont la narratrice se sent, à juste titre, exclue. D'où le sentiment d'étrangeté, et ses déclinaisons dans le sens de la solitude, de l'isolement. La Québécoise vit un déracinement profond qui se révèle d'autant plus tragique lorsqu'elle ajoute « Je n'ai pas d'aïeux. Tous morts à Auschwitz. »<sup>17</sup>

Une certaine distance à l'égard de la société québécoise demeure également au moment où la Québécoise aura épousé un Canadien de souche. Dans ce contexte-là, l'étrangeté se traduit dans le sens de l'étranger, donc « issu d'un pays étranger ».

Au moment de leurs discussions plus ou moins passionnées, il aurait pris l'habitude de lui dire que n'étant pas d'ici, elle n'y connaissait rien. (...) Tu me fatigues avec tes critères européens. Elle aurait haussé les épaules. Mettre fin à cette dispute et vite. Parler d'autre chose. Ne plus jouer aux provocatrices. Ils se réconcilieraient vite en faisant l'amour. Au milieu des caresses, il lui dirait qu'elle était une maudite Française et qu'elle le resterait, et elle lui rétorquerait en l'embrassant qu'il était québécois et qu'il le resterait.<sup>18</sup>

Étrangère à la population québécoise, la Québécoise l'avait été de même à la société française autrefois, notamment lors de son enfance parisienne. Rappelons-nous que la situation de la plupart des Juifs en France s'était stabilisée au cours du XIXe siècle et que le succès d'assimilation des Juifs français a été perturbé par un flux migratoire des Juifs venus de l'Europe de l'Est.

Après la Première Guerre mondiale, la France retrouvera ses grands principes et sa vocation de terre d'asile. Il faut dire qu'en raison du carnage, la force de travail lui faisait cruellement défaut. C'est donc en cette période d'extrême pénurie de

---

<sup>16</sup>*Ibidem*, 54.

<sup>17</sup>*Ibidem*, 188.

<sup>18</sup>*Ibidem*, 132.

Le qualificatif « québécois, kéténo » est une expression québécoise pour désigner un manque d'élégance, un caractère démodé voir sans goût. <http://www.dictionnaire-quebecois.com/definitions-k.html> [consulté le 15/2/2020]

main-d'œuvre qu'affluèrent vers Paris les Juifs de Hongrie, de Lituanie, de Russie ou de Pologne. On est stupéfait par la quantité de plaintes et la variété des griefs que la présence soudaine de ces étrangers suscita parmi les Juifs de France. Ces mal-élevés, ces « Polaks » (tel fut leur nom générique) avaient des mœurs anachroniques, n'honoraient pas leurs rendez-vous, et puis, affront suprême, ils buvaient du thé au pays du vignoble ! (...) Chez une majorité d'Israélites, la xénophobie l'emporta sur la solidarité, car ils se sentaient plus proches de leurs compatriotes que de leurs coreligionnaires. Ils étaient troublés, offusqués même par ces îlots de Yiddishkeit qui surgissaient, pareils à des furoncles sur une peau délicate, en centre de la civilisation libérale...<sup>19</sup>

Les parents de Régine Robin appartenait à cette génération-là. Le statut de l'étranger, la future écrivaine et sociologue l'a donc hérité. La marginalité de la famille ne fut que confirmée et poussée jusqu'au rang de victime pendant la Seconde Guerre mondiale. La famille de Régine Robin a échappé de justesse aux horreurs du nazisme. Pour décrire l'angoisse vécue à cette époque-là, une seule phrase suffira pour faire passer succinctement le message qui fait froid dans le dos:

A-t-elle connu la guerre, a-t-elle passé cinq ans de sa vie à déménager presque tous les soirs, à dormir à même le sol, enroulée dans une couverture, la respiration haletante dans l'attente de la mort aux mots allemands, aux cris allemands. *Aufmachen! Rauss! Schnell!*<sup>20</sup>

Ainsi, Régine Robin se sentait à l'écart de la société depuis son enfance parisienne jusqu'à l'âge adulte vécu à Montréal. De ce fait, le sujet principal du roman *La Québécoise* repose sur le détachement et sur la perte des racines.

Malgré l'ombre de la tragédie juive européenne, Robin est capable de l'humour qui est aussi omniprésent que discret dans la totalité du roman. Le côté sérieux du sujet et la complexité apparente de la structure narrative ne sont étonnamment pas oppressants, le récit étant d'une légèreté gracieuse sans rien perdre de sa profondeur.

Autre, à part, en quarantaine – la quarantaine. Des cheveux blancs déjà - à la recherche d'un langage, de simples mots pour représenter l'ailleurs, l'épaisseur de l'étrangeté, de simples mots, défaits, rompus, brisés, désémantisés. Des mots

---

<sup>19</sup>Finkielkraut, Alain, *Le Juif imaginaire* (Paris: Editions du Seuil, 1980), 85.

<sup>20</sup>*Op. Cit.*, 97.

images traversant plusieurs langues – Je ne comprenais pas le pourquoi des ventes sales, sinon qu’elles n’étaient pas le contraire des ventes propres. De simples mots ne cachant pas leur polysémie, à désespérer de tout. Je ne suis pas d’ici. On ne devient pas québécois.<sup>21</sup>

## CONCLUSION

Nous voyons, comme chez Kattan, que l’héroïne de Robin se trouve face à plusieurs genres d’étrangeté. La Québécoise a vécu, depuis son enfance, dans une conscience douloureuse liée au fait que l’intégration dans la société qui l’entourait fût inaccessible. Cela était dû tout d’abord à sa judéité, et à son statut d’immigrante, plus tard.

Dans le cas du héros de Naïm Kattan le sentiment de solitude est lié plutôt à un besoin existentiel d’appartenir à un groupe de référence et surtout de renouer avec la tradition hébraïque. Contrairement à Nathan, *La Québécoise* n’a aucun intérêt à honorer la foi de ses ancêtres or, de nombreuses allusions montrent qu’elle n’arrive pas à se débarrasser du lien qui l’attache à la culture yiddish de l’Europe de l’Est même si, cette culture, elle ne l’a pas connue de son vivant.

Pourtant dans les deux textes, certaines convergences apparaissent, non pas exactement dans les conclusions, mais plutôt au niveau structurel du récit. Le sentiment de l’étrangeté et de manque de proximité est traité dans le cercle familial, tout d’abord lié à la génération précédente. Il est vrai qu’à l’opposé de Nathan qui finit par sentir un léger mépris à l’égard de ses parents, la Québécoise s’entend principalement bien avec sa tante Mime Yente. L’unique dissonance surgit lors du dîner shabbatique dont les rites la Québécoise désapprouve tacitement.

Ensuite, une sorte d’étrangeté apparaît au sein du lien conjugal des deux personnages analysés. L’intimité de leurs couples respectifs n’est pas toujours épanouie au point d’assurer le sentiment de sécurité et de proximité. Une double frustration est imposée au pauvre Nathan qui aura vécu la déception dans la relation avec sa femme et au surplus avec son amante.

Le rapport à la société de référence est un des sujets centraux : si Nathan désire s’intégrer à la communauté juive, et y parvient à la fin du roman, la Québécoise témoigne

---

<sup>21</sup>*Op. Cit.*, 54.

des difficultés liées au statut de l'immigrant et aux obstacles qui entravent la souplesse de l'insertion dans la population québécoise.

Enfin, la ville de Montréal, ses recoins et ses rues sont cités dans les deux textes. Le rapport à une ville peut passer, lui aussi, par des étapes douloureuses, comme dans toute autre relation. L'étrangeté initiale liée à l'ignorance de l'endroit peut se transformer au fur et à mesure en une intimité qui peut aboutir dans un épanouissement joyeux. Néanmoins, il paraît que dans la vision de Régine Robin la vraie connaissance traverse nécessairement des moments difficiles : « Réellement connaître une ville, c'est s'y sentir triste, s'y sentir seule, goûter à sa mélancolie. »<sup>22</sup>

#### BIBLIOGRAPHIE

Finkelkraut, Alain. *Le Juif Imaginaire*. Paris: Éditions du Seuil, 1980.

Kattan, Naïm. *La Célébration*. Montréal: L'Hexagone, 1983.

2018. «Régine Robin ou l'éternelle jeunesse de la vie intellectuelle.» *Le Devoir*. 25 08.

Accès le 09 15, 2019. <https://www.ledevoir.com/lire/535152/entrevue-regine-robin-ou-l-eternelle-jeunesse-de-la-vie-intellectuelle>.

Robin, Régine. *Kafka*. Paris: Éditions Pierre Belfond, 1989.

—. 1983. *La Québécoise*. Montréal: Éditions TYPO.

Szlakmann, Charles. *Le judaïsme pour débutants I*. Paris: Éditions La Découverte, 1985.

---

<sup>22</sup> Le Devoir 25/8/2018 [en ligne]. *Régine Robin ou l'éternelle jeunesse de la vie intellectuelle*. <https://www.ledevoir.com/lire/535152/entrevue-regine-robin-ou-l-eternelle-jeunesse-de-la-vie-intellectuelle> [consulté le 15/9/2019]